

# L'ORANGERAIE

LARRY TREMBLAY

# L'ORANGERAIE

Roman



**VOIR DE PRÈS**

Première publication : Éditions Alto, 2013

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2015

© 2019, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation

et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-178-6

**VOIR DE PRÈS**  
[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

*Pour Joan.*

**Amed**

Si Amed pleurait, Aziz pleurait aussi. Si Aziz riait, Amed riait aussi. Les gens disaient pour se moquer d'eux : « Plus tard ils vont se marier. »

Leur grand-mère s'appelait Shahina. Avec ses mauvais yeux, elle les confondait tout le temps. Elle les appelait ses deux gouttes d'eau dans le désert. Elle disait : « Cessez de vous tenir par la main, j'ai l'impression de voir double. » Elle disait aussi : « Un jour, il n'y aura plus de gouttes, il y aura de l'eau, c'est tout. » Elle aurait pu dire : « Un jour, il y aura du sang, c'est tout. »

Amed et Aziz ont trouvé leurs grands-parents dans les décombres de leur maison. Leur grand-mère avait le crâne défoncé par une poutre. Leur grand-père gisait dans son lit, déchiqueté par la bombe venue du versant de la montagne où le soleil, chaque soir, disparaissait.

Quand la bombe est tombée, il faisait encore nuit. Mais Shahina était déjà levée. On a retrouvé son corps dans la cuisine.

— Qu'est-ce qu'elle faisait en pleine nuit dans la cuisine ? a demandé Amed.

— On ne le saura jamais. Elle préparait peut-être un gâteau en secret, a répondu sa mère.

— Pourquoi en secret ? a demandé Aziz.

— Peut-être pour faire une surprise, a suggéré Tamara à ses deux fils en balayant l'air de sa main comme si elle chassait une mouche.

Leur grand-mère Shahina avait l'habitude de parler toute seule. En fait, elle aimait parler à tout ce qui l'entourait. Les garçons l'avaient vue interroger les fleurs du jardin, discuter avec le ruisseau qui coulait entre leurs maisons. Elle pouvait passer des heures courbée sur l'eau pour lui chuchoter des mots. Zahed avait honte de voir sa mère se comporter de cette façon. Il lui reprochait de donner un mauvais exemple à ses fils. « Tu agis comme une folle », lui criait-il. Shahina baissait la tête, fermait les yeux en silence.

Un jour, Amed a dit à sa grand-mère :

— Il y a une voix dans ma tête. Elle parle toute seule. Je n'arrive pas à la faire taire, elle dit des choses étranges. Comme s'il y avait une autre personne cachée en moi, une personne plus grande que moi.

— Raconte-moi, Amed, raconte-moi les choses étranges qu'elle te dit.

— Je ne peux pas les raconter, je les oublie au fur et à mesure.

C'était un mensonge. Il ne les oubliait pas.

Aziz a été à la grande ville une seule fois. Son père Zahed a loué une auto. Il a engagé un chauffeur. Ils sont partis à l'aube. Aziz regardait le paysage nouveau défiler derrière la fenêtre de la portière. Il trouvait beau l'espace que fendait l'auto. Il trouvait beaux les

arbres que ses yeux perdaient de vue. Il trouvait belles les vaches aux cornes badigeonnées de rouge, calmes comme de grosses pierres posées sur le sol brûlant. La route était secouée de joie et de colère. Aziz se tordait de douleur. Et il souriait. Son regard noyait le paysage dans ses larmes. Et le paysage était comme l'image d'un pays.

Zahed avait dit à sa femme :

— Je l'emmène à l'hôpital de la grande ville.

— Je vais prier, son frère Amed va prier, avait simplement répondu Tamara.

Quand le chauffeur a annoncé qu'ils approchaient enfin de la ville, Aziz s'est évanoui dans l'auto et n'a rien vu des splendeurs dont il avait entendu parler. Il a repris conscience couché dans un

lit. Dans la chambre où il se trouvait, il y avait d'autres lits, d'autres enfants couchés. Il a cru qu'il était couché dans tous ces lits. Il a cru que sa douleur trop grande avait multiplié son corps. Il a cru qu'il se tordait de douleur dans tous ces lits avec tous ces corps. Un médecin s'est penché sur lui. Aziz a senti son parfum épicé. Il avait l'air gentil. Il lui souriait. Aziz avait pourtant peur de lui.

— Tu as bien dormi ?

Aziz n'a rien dit. Le médecin s'est redressé, son sourire avait pâli. Il a parlé à son père. Lui et le médecin sont sortis de la grande chambre. Zahed avait les poings crispés, il respirait fort.

Après quelques jours, Aziz s'est peu à peu senti mieux. On lui a donné une mixture épaisse à boire. Il en prenait

matin et soir. C'était de couleur rose. Il n'en aimait pas le goût, mais ça calmait ses douleurs. Son père venait le voir tous les jours. Il lui a dit qu'il habitait chez son cousin Kacir. C'est tout ce qu'il lui a dit. Zahed le regardait en silence, touchait son front. Sa main était dure comme une branche. Une fois, Aziz s'est réveillé en sursaut. Son père l'observait, assis sur une chaise. Son regard lui a fait peur.

Une petite fille occupait le lit voisin de celui d'Aziz. Elle s'appelait Naliffa. Elle a dit à Aziz que son cœur avait mal poussé dans sa poitrine.

— Mon cœur a poussé à l'envers, tu sais, la pointe, elle n'est pas à sa place.

Elle racontait ça à tous les autres enfants qui dormaient dans la grande

chambre de l'hôpital. Parce que Naliffa parlait avec tout le monde. Une nuit, Aziz a hurlé pendant son sommeil. Naliffa a eu peur. Au petit matin, elle lui a raconté ce qu'elle avait vu.

— Tes yeux sont devenus blancs comme des boulettes de pâte, tu t'es mis debout sur ton lit et tu as fait de grands gestes avec tes bras. J'ai pensé que tu jouais à me faire peur. Je t'ai appelé. Mais ton esprit n'était plus dans ta tête. Il avait disparu on ne sait pas où. Les infirmières sont venues. Elles ont placé un paravent autour de ton lit.

— J'ai fait un cauchemar.

— Pourquoi les cauchemars existent ? Tu le sais, toi ?

— Je ne sais pas, Naliffa. Maman dit souvent : « Dieu seul le sait. »